

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

**UN BON COEUR FAIT
PARDONNER BIEN DES
ÉTOURDERIES.**

BERQUIN, ARNAUD

Comédie — 1873

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

MONSIEUR DE VALCOURT	63 répliques
DOROTHÉE	54 répliques
MARIANNE	48 répliques
PÉTREL	28 répliques
FRÉDÉRIC	21 répliques
UN DOMESTIQUE	14 répliques

Personnages muets & suite : RODOLPHE

SOMMAIRE

☞ Cliquez sur un acte pour y accéder directement

UN BON COEUR FAIT PARDONNER BIEN DES ÉTOURDE- RIES	5
---	----------

UN BON COEUR FAIT PAR- DONNER BIEN DES ÉTOUR- DERIES

SCÈNE PREMIERE

MONSIEUR DE VALCOURT

Voilà ce que l'on gagne à se charger des enfants d'autrui ! Ce Frédéric, comme je l'aimais ! Il m'était, je crois, plus cher que mon propre fils, et le vaurien me joue de ces tours ! Comment a-t-il pu changer à ce point de ce qu'il annonçait dans l'enfance ? C'était une bonté de coeur, un feu, une gaieté ! Le courage d'un lion et la candeur d'un agneau ! On ne pouvait se défendre de l'aimer. Ah ! Qu'il ne reparaisse plus devant mes yeux ; je ne veux plus entendre parler de lui.

SCÈNE II

Monsieur de Valcourt, Dorothée.

DOROTHÉE

Vous m'avez fait appeler, mon cher oncle ? Me voici pour recevoir vos ordres.

10

MONSIEUR DE VALCOURT

J'ai de jolies nouvelles à te donner de ton coquin de frère.

DOROTHÉE (en pâlisant)

De Frédéric ?

(Il lit.)

MONSIEUR DE VALCOURT

Tiens, lis cette lettre de Rodolphe, ou plutôt, je vais te la lire moi-même.
« Mon cher papa, J'ai bien du chagrin de n'avoir que des choses si désa-
gréables à vous annoncer ; mais il vaut encore mieux que vous les ap-
preniez de moi que d'un autre. Notre cher Frédéric... » Oh ! Oui, il mé-
rite bien à présent ce nom d'amitié. « Notre cher Frédéric mène une
mauvaise conduite. Il y a quelques jours qu'il a vendu sa montre, et, ce
qui est encore pis, la plupart de ses livres de classe et de prières. Je vais
vous dire comment je l'ai su. Un vieux bouquiniste qui nous apporte au
collège des livres de rencontre vint l'autre jour pour m'offrir un Exer-
cice du chrétien. Comme j'ai usé le mien à force de le lire, je ne deman-
dais pas mieux que d'en acheter un autre. Il me le présente. Je le recon-
nais aussitôt pour celui de Frédéric ; et d'autant mieux, que son nom
était griffonné sur le titre. Je l'achetai six sous ; mais je n'en dis rien,
pour que cela ne lui fit pas de tort parmi nos camarades. Je me conten-
tai de le porter au préfet, qui fit venir le bouquiniste et lui demanda de
qui il tenait ce livre. Le bouquiniste avoua qu'il l'avait acheté de mon
cousin. Frédéric ne put le nier, et il dit qu'il l'avait vendu parce qu'il
avait besoin d'argent, et qu'en attendant qu'il pût en acheter un autre, il
avait emprunté celui d'un de ses amis qui en avait deux. Le préfet vou-
lut savoir ce qu'il avait fait de cet argent. Frédéric le lui déclara ; mais je
le soupçonne de n'avoir fait qu'un mensonge. « Ah! ah ! » dis-je en
moi-même, « Il faut savoir s'il ne s'est pas aussi défait de quelques-unes
de ses nippes. » Je pensai d'abord à la montre que vous lui avez donnée

pour ses étrennes, afin qu'il sût un peu le compte de son temps, dont il ne s'occupait guère, comme vous devez vous en souvenir. Je le priai de me dire l'heure qu'il était. Il fut embarrassé, et il me répondit que sa montre était chez l'horloger. J'y allai sur-le-champ pour m'en éclaircir. Il n'y avait pas un mot de vrai. Je lui fis des représentations en bon cou-⁴⁰sin. Il me répliqua que cela ne me regardait point, et que sa montre était beaucoup mieux là où il l'avait mise que dans son gousset ; qu'il n'avait plus besoin de savoir l'heure pour ce qu'il avait à faire. Qui sait encore ce qu'il aura fait de pis ? Car on ne peut pas tout deviner. Eh bien ! Que dis-tu de cela, Dorothée ?

45

DOROTHÉE

Mon cher oncle, je vous avoue que je suis aussi mécontente que vous de mon frère. Cependant....

(Il lit.)

MONSIEUR DE VALCOURT

Un peu de patience. Ce n'est pas tout. Voici le plus beau de l'histoire. « Écoutez un peu Ce qu'il a fait depuis. Avant-hier après midi, il sortit sans permission, et le soir il n'était pas encore de retour. On sonne le⁵⁰ souper, il ne se trouve point au réfectoire. Enfin, il passe toute la nuit dehors et ne rentre que le lendemain au matin. Vous pouvez imaginer comment il fut reçu. On lui demanda où il était allé. Il avait forgé d'avance toutes ses menteries. Mais quand même tout ce qu'il a dit serait vrai... Au reste, il doit paraître ce soir à l'assemblée générale des⁵⁵ maîtres du collège ; et, si on lui fait justice, il sera chassé honteusement, ou tout au moins renvoyé. Ce qui m'afflige le plus, c'est son ingratitude pour vos bontés, la honte dont il nous couvre, et le train de vie libertine qu'il prend. Je ne puis me persuader qu'il n'ait pas menti en disant l'endroit où il a passé la nuit. » Et pourquoi ne l'ajoutes-tu pas ? « Mais⁶⁰ je veux bien qu'il ait dit la vérité. Ce serait peut-être pis, et il n'en serait que plus digne de votre colère. Il menace maintenant de s'échapper

pour se rendre chez vous...» Oui, oui, qu'il y vienne ! Qu'il mette seulement le pied sur le seuil de ma porte, il verra ce qui lui en arrivera. Qu'il retourne là où il passe les nuits. Dorothée, c'est à toi que je parle, ne t'avise pas de me dire un mot en sa faveur. On peut le mettre en prison, le renvoyer, le chasser ignominieusement, tout cela m'est égal ; je ne m'informe plus de lui. Il n'a qu'à se rendre dans un port de mer, se faire mousse et s'embarquer pour les grandes Indes. Je l'ai regardé trop longtemps comme mon fils.

65

70

DOROTHÉE

Oui, mon cher oncle, vous nous avez tenu lieu de père, et nos parents même n'auraient pas eu plus de soins et de bontés pour nous.

MONSIEUR DE VALCOURT

Je l'ai fait avec plaisir, et je n'en ai aucun mérite ; feu votre mère, pendant mes voyages, en a fait autant pour mes enfants. Ainsi, c'était pour moi un devoir sacré. Je ne m'en étais jamais repenti jusqu'à ce jour ; mais....

75

DOROTHÉE

Ah ! Si mon frère a pu s'oublier un moment, ce n'est que par la fougue de son caractère. Vous l'avez eu longtemps sous vos yeux. Lorsqu'il avait commis une faute, son repentir et le regret de vous avoir fâché étaient plus grands que son offense.

80

MONSIEUR DE VALCOURT

Et aussi combien lui ai-je pardonné d'étourderies ! Lorsqu'il s'est brûlé les sourcils et les cheveux avec ses pétards ; lorsqu'il a cassé, par la fenêtre, un grand miroir chez notre voisin ; lorsqu'il s'est laissé tomber dans un bourbier avec un habit tout neuf ; lorsqu'il a conduit ma plus belle voiture dans les fossés du château, ne lui ai-je pas fait grâce de

85

tout cela ? J'attribuais ces belles équipées à une pétulance qui n'annonçait pas encore de mauvais naturel ; mais vendre sa montre et ses livres, passer la nuit hors de sa pension, se révolter contre ses maîtres et avoir encore le front de penser à rentrer chez moi !

DOROTHÉE

Mon cher oncle, ayez d'abord la bonté d'entendre ce qu'il peut dire pour sa justification.⁹⁰

MONSIEUR DE VALCOURT

L'entendre ! Dieu me préserve seulement de le voir ! Je vais donner des ordres dans le village pour qu'on le reçoive à grands coups de fourche, s'il ose s'y présenter.

DOROTHÉE

Non, vous ne pourrez jamais prendre cette dureté sur voire coeur ; vous ne rejetteriez point les prières d'une nièce qui vous chérit et vous honore comme son père...⁹⁵

MONSIEUR DE VALCOURT

Tu vas voir si cela me sera difficile.

DOROTHÉE

Vous voudrez donc me laisser croire que vous n'aimez plus la mémoire de votre soeur, que vous ne m'aimez plus moi-même ?¹⁰⁰

MONSIEUR DE VALCOURT

Toi, je n'ai rien à te reprocher. Aussi les fautes de ton frère ne changeront rien de mes sentiments à ton égard. Mais si tu m'aimes, ne me

tourmente plus de tes supplications. Ne songe qu'à vivre heureuse de mon amitié.

DOROTHÉE

Comment pourrais-je vivre heureuse, en voyant mon frère dans votre disgrâce? 105

MONSIEUR DE VALCOURT

Il l'a trop bien mérité ! Pourquoi ne pas dire ce qu'il a fait de l'argent, et où il est allé courir ?

(Elle baise, en pleurant, la main de Monsieur de Valcourt.)

DOROTHÉE

Il paraît, par la lettre même, qu'il en a fait l'aveu. C'est Rodolphe qui ne veut pas y croire. Ah ! Mon cher oncle!... 110

MONSIEUR DE VALCOURT *(un peu attendri)*

Eh bien ! Je veux encore faire un effort pour toi. J'attendrai la lettre du préfet.

SCÈNE III

Monsieur de Valcourt, Dorothée, Un Domestique.

MONSIEUR DE VALCOURT

Que me veux-tu ?

LE DOMESTIQUE

C'est un messenger qui demande à vous parler.. 115

MONSIEUR DE VALCOURT

Qu'est-ce qu'il m'apporte ?

(Le domestique lui remet la lettre.)

LE DOMESTIQUE

Une lettre du collègue.

MONSIEUR DE VALCOURT *(regardant la lettre)*

Bon ! Voici ce que j'attendais. C'est du préfet ; je reconnais sa main. Où est le messager ? Qu'il attende ma réponse.

LE DOMESTIQUE

Voulez-vous que je le fasse monter ?

120

(Il sort. Dorothée veut le suivre. Le domestique lui fait signe de rester.)

MONSIEUR DE VALCOURT

Non, je descends. Je veux m'instruire de sa bouche.

SCÈNE IV

Dorothée, Le Domestique.

LE DOMESTIQUE

Écoutez, écoutez ; mamselle Dorothée.

DOROTHÉE

Qu'avez-vous à me dire ?

LE DOMESTIQUE

Monsieur votre frère est ici.

125

DOROTHÉE

Mon frère ?

LE DOMESTIQUE

S'il n'est pas encore arrivé, il n'est pas bien loin.

DOROTHÉE

De qui le savez-vous ?

LE DOMESTIQUE

Du messager, qui l'a rencontré sur la route. Ah ! Mamselle, qu'a donc fait Monsieur Frédéric ?

130

DOROTHÉE

Rien qui soit indigne de lui. Ne l'en croyez pas capable.

LE DOMESTIQUE

Oh ! C'est aussi ce que je pensais ! Dieu sait que nous l'aimions tous, et que nous aurions tous donné pour lui jusqu'à notre vie. Il nous récompensait du moindre service que nous pouvions lui rendre. Il faisait notre paix avec votre oncle, lorsqu'il était en colère contre nous. Il était le protecteur de tous les malheureux du village. Comment donc son préfet a-t-il pu se fâcher contre lui ? Ah ! Je le vois, on aura voulu le punir pour quelque gentille espièglerie, et lui, qui est un brave jeune seigneur, ne se laisse pas traiter cavalièrement.

135

DOROTHÉE

Où le messenger l'a-t-il trouvé ?

140

LE DOMESTIQUE

Près du second village. Il dormait entre des saules sur le bord d'un ruisseau.

DOROTHÉE

Mon pauvre frère !

LE DOMESTIQUE

Le messenger a attendu qu'il se réveillât. Vous devez penser combien Monsieur Frédéric a été surpris en le voyant. Il s'est imaginé que cet homme avait été mis à ses trousses pour le ramener, et il lui a dit qu'il se ferait mettre en pièces plutôt que de le suivre.

145

DOROTHÉE

Je le reconnais bien à ce ton ferme et résolu.

LE DOMESTIQUE

Le messenger lui a protesté qu'il avait tant d'amitié pour lui, que, dût-il en recevoir des reproches, dût-il même en perdre son emploi, il ne voudrait pas le chagriner. Il lui a dit le sujet de son message, et lui a rapporté les propos qu'on tenait sur son compte.

150

DOROTHÉE

Et quel parti mon frère a-t-il pris ?

LE DOMESTIQUE

Quoiqu'il fût harassé de fatigue, il s'est mis en marche avec le messager, et ils ont fait route ensemble jusqu'à la lisière du bois. Monsieur Frédéric s'y est jeté pour aller se cacher dans l'ermitage : il y attendra le retour du messager, pour savoir comment votre oncle aura pris les choses. 155

DOROTHÉE

Oh ! Si je pouvais lui parler !

LE DOMESTIQUE

Il y a apparence qu'il le désire autant que vous.

DOROTHÉE

Mon oncle tourne souvent de ce côté sa promenade. S'il allait le rencontrer dans son premier feu ! Ô mon ami, courez lui dire qu'il aille se tapir dans la grange derrière les bottes de foin. J'irai le trouver aussitôt que mon oncle sera sorti. 160

(Il sort.)

LE DOMESTIQUE

Soyez tranquille, Mamselle. Je vais l'y conduire moi-même, et l'aider à se cacher. 165

SCÈNE V

DOROTHÉE (seule)

Que de chagrins il me cause sans cesse ! Et je ne puis m'empêcher de l'aimer.

SCÈNE VI

Marianne, Dorothée.

DOROTHÉE

Ah ! Ma chère cousine, que j'avais d'impatience de l'entretenir ! Hélas !
Je n'ai cependant que de bien mauvaises nouvelles à t'apprendre.

170

MARIANNE

Je les sais toutes. Mon papa vient de me donner à lire la lettre de mon frère. Celle du préfet a redoublé sa colère contre Frédéric.

DOROTHÉE

Je ne sais par où m'y prendre pour le justifier.

MARIANNE

Je parierais qu'il est innocent. Tu connais cet hypocrite de Rodolphe ! Il fait toutes les fautes et sait les mettre adroitement sur le compte d'autrui. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il cherche à perdre ton frère dans l'esprit de mon papa. Vingt fois, par des accusations secrètes, il l'a fait chasser de la maison ; et puis, lorsque les choses se sont éclaircies, il s'est trouvé qu'il n'y avait que lui seul de coupable. Je vois, par sa lettre même qu'il est un traître, et que Frédéric est tout au plus un étourdi.

175

180

DOROTHÉE

Quelle douce consolation me donne ton amitié ! Oui, mon frère est né bon, franc, cordial, généreux, sans défiance ; mais il est pétulant, audacieux et inconsidéré. Il est opiniâtre dans ses idées, et ne ménage pas assez ceux qui ne le traitent pas à sa fantaisie.

MARIANNE

Et Rodolphe est envieux, dissimulé, hypocrite et flatteur. C'est un chat ¹⁸⁵ qui fait d'abord patte de velours, et qui donne ensuite son coup de griffe au moment où vous comptez le plus sûr son amitié. Que je donnerais mon frère, avec toutes ses fausses vertus, pour le tien, chargé de tous ses défauts ! Le pis est que Frédéric ne soit pas ici.

DOROTHÉE

Et s'il y était ? 190

MARIANNE

Oh ! Où est-il donc ? J'y cours : je meurs d'envie de le voir.

DOROTHÉE

Chut ! Je crois entendre mon oncle qui gronde.

MARIANNE

Tu es la soeur de Frédéric, il est juste que tu le voies, la première. Je vais rester ici avec mon papa, pour chercher à l'adoucir. Toi, cours auprès du pauvre fugitif, et porte-lui quelques paroles d'espérance et de consolation. 195

(Elle sort.)

DOROTHÉE

Oui, et une bonne mercuriale aussi, je t'assure ; car il la mérite de toutes façons.

SCÈNE VII

Monsieur de Valcourt, Marianne.

MONSIEUR DE VALCOURT

Je suis si en colère contre ce drôle, que je n'ai pas été en état d'écrire
pour renvoyer le messenger. Il peut aussi bien ne partir que demain au
matin. Tâchons de me remettre un peu. 200

MARIANNE

Quoi ! Mon papa, vous êtes toujours fâché contre mon pauvre cousin ?
Est-ce donc un si grand crime qu'il a commis ?

MONSIEUR DE VALCOURT

Il te sied bien vraiment de l'excuser : je vois que tu n'as pas une
meilleure tête que lui, et que tu aurais peut-être fait pis à sa place. Vous
avez cependant l'un et l'autre un bon exemple sous les yeux. 205

MARIANNE

Et qui donc ?

MONSIEUR DE VALCOURT

Mon brave Rodolphe.

MARIANNE

Ah ! Oui, mon frère est un garçon bien vrai, bien généreux ! C'est un
digne modèle ! 210

MONSIEUR DE VALCOURT

Je sais que Dorothée et toi vous lui en avez toujours voulu. Moi-même, d'après votre façon de penser, j'avais pris des préventions contre lui. Mais le préfet m'en rend aujourd'hui de si bons témoignages...

MARIANNE

Eh ! Mon Dieu ! Ses précepteurs ne vous accablaient-ils pas ici de ses louanges ? On sait qu'il est né d'un homme riche, et on espère toujours attraper des présents d'un père en le flattant sur son fils. 215

MONSIEUR DE VALCOURT

Je veux bien qu'on m'ait un peu flatté sur son compte ; mais au moins ne m'a-t-il pas joué un seul tour, comme Frédéric m'en a joué mille, depuis son enfance. 220

MARIANNE

Ses tours ne portaient de préjudice à personne ; ils ne faisaient tort qu'à lui-même.

MONSIEUR DE VALCOURT

Tu me mettrais en fureur. Il ne s'est fait tort qu'à lui-même, n'est-ce pas, en précipitant dans les fossés ma plus belle voiture ? Une voiture dorée toute neuve, qui venait de me coûter six mille francs ! 225

MARIANNE

Ce n'est qu'un trait d'étourderie, bien excusable à son âge. Pétrél essayait cette voiture : Frédéric le tourmenta si fort pour monter sur le siège, qu'il le prit avec lui. Lorsqu'ils eurent fait quelques pas, le fouet tombe ; Pétrél descend pour le ramasser. Les chevaux sentent leurs

rênes dans une main plus faible, ils s'emportent. Heureusement l'avant-²³⁰
train se détache, et il n'y a que la voiture qui en ait souffert.

MONSIEUR DE VALCOURT

Ce n'est pas assez, peut-être ? Et qui, dans cette aventure, est plus à
plaindre que moi ?

MARIANNE

Frédéric, qui en a eu la tête toute fracassée, et surtout le pauvre Pétrel,
qui a perdu son service.

235

MONSIEUR DE VALCOURT

Ah ! Je ne puis y penser sans frémir encore de colère ! Cette belle équi-
pée m'a coûté plus de cent louis.

MARIANNE

Et combien de regrets elle a coûté au bon Frédéric ! Il ne se consolera
jamais d'avoir été cause de la disgrâce du malheureux Pétrel.

MONSIEUR DE VALCOURT

Deux bons vauriens à mettre ensemble ! J'admire toujours que tu choi-²⁴⁰
sisses les plus mauvais garnements pour plaider leur cause. C'est dom-
mage, en vérité, que tu ne sois pas née garçon, pour être camarade de
ton cousin. Vous auriez fait, je crois, tous deux, de belles manoeuvres.

MARIANNE

Mais au moins....

(Il sort et laisse son chapeau.)

MONSIEUR DE VALCOURT

Tais-toi. Tu m'importunes de tes sornettes. Je veux sortir pour aller prendre le frais. Va chercher Dorothée, et vous viendrez me trouver.

245

SCÈNE VIII

MARIANNE

J'aurai bien de la peine encore à le faire revenir. Ne désespérons de rien cependant. Il n'est méchant que dans ses paroles.

SCÈNE IX

Marianne, Dorothée.

DOROTHÉE

présentant son nez à la porte entrouverte. Bst !

250

MARIANNE

Eh bien ?

DOROTHÉE

Mon oncle est-il dehors ?

MARIANNE

Il vient de sortir. Et Frédéric ?

DOROTHÉE

Il nous attend sur l'escalier dérobé.

MARIANNE

Il n'y a qu'à le faire monter dans notre appartement.

255

DOROTHÉE

Il faut bien s'en garder. Justine y est.

MARIANNE

Que ne le faisons-nous entrer ici ? Personne n'y vient lorsque mon papa est dehors.

DOROTHÉE

Tu as raison. Il nous sera aussi plus facile de le faire esquiver au besoin. Attends, je vais le faire monter.

260

SCÈNE X

(Elle va jusqu'à sa rencontre.)

MARIANNE

Que je suis curieuse de l'entendre raconter son histoire ! J'aurai aussi bien du plaisir de le voir. Il y a plus d'un an qu'il nous a quittés. Ah ! Je l'entends.

SCÈNE XI

Marianne, Dorothée, Frédéric.

MARIANNE (*l'embrassant*)

Ah ! Mon cher cousin !

265

DOROTHÉE

Il mérite bien ces caresses pour les chagrins qu'il nous cause !

MARIANNE (*lui tendant la main*)

Je le vois ; tout est oublié.

FRÉDÉRIC

Ma chère cousine, je te trouve donc toujours la même ? Tu n'as jamais été si sévère pour moi que ma soeur.

DOROTHÉE

Si je l'étais autant que notre oncle, va...

270

FRÉDÉRIC

Avant toutes choses, que dit-il ? Est-il donc vrai qu'il soit si fort en colère contre moi ?

DOROTHÉE

S'il savait que nous te cachons ici nous n'aurions rien de mieux à faire que de vider la maison et de courir les champs.

MARIANNE

Oh ! Oui : garde-toi bien de te présenter sitôt à ses yeux : il serait homme à te fouler peut-être sous ses pieds dans sa première fureur.

275

FRÉDÉRIC

Que peut donc lui avoir écrit le préfet ?

DOROTHÉE

Un beau panégyrique sur tes fredaines.

MARIANNE

Mon frère en avait déjà touché quelque chose par la poste d'hier.

FRÉDÉRIC

Quoi ! Rodolphe a écrit ? Je n'ai donc plus besoin de justification. Il sait aussi bien que moi comment les choses se sont passées. Je lui ai tout confié.

280

MARIANNE

Il n'y aurait qu'à te juger sur sa lettre !

FRÉDÉRIC

Je veux être un coquin si je ne suis pas innocent.

DOROTHÉE

Ce n'est rien dire. Il faut bien être l'un ou l'autre.

285

FRÉDÉRIC

Et vous avez pu me croire coupable ! Quel est donc mon crime ? D'avoir vendu ma montre ?

DOROTHÉE

N'est-ce rien que cela ? Et qui sait encore si tes chemises, tes habits...

FRÉDÉRIC

Il est vrai. J'aurais tout vendu si j'avais eu besoin de plus d'argent.

DOROTHÉE

Voilà une belle manière de te défendre ! Et passer les nuits hors de ta pension ? 290

FRÉDÉRIC

Une nuit, ma soeur.

DOROTHÉE

Et te révolter contre un juste châtiment ?

FRÉDÉRIC

Dis contre un outrage que je n'avais pas mérité. Quand je m'y serais soumis, j'aurais toujours conservé dans l'esprit de mon oncle la tache d'une faute, et, si l'on m'avait chassé, je n'aurais jamais reparu devant vous. 295

MARIANNE

Mais, mon ami, que peux-tu dire pour ta défense ? Il faut bien que nous en soyons instruites, pour te blanchir aux yeux de mon papa.

FRÉDÉRIC

Le voici. Il y a quelques jours qu'on nous parla d'une foire dans le prochain village. Le préfet nous donna la permission d'y aller pour nous divertir, et pour voir les curiosités qu'on y montre. ³⁰⁰

DOROTHÉE

Ah ! C'est donc en oranges et en pralines que tu as mangé ta montre et ton Exercice du chrétien ? Ou bien à voir les singes et les marmottes ?

FRÉDÉRIC

Il faut que ma soeur ait bien du goût pour toutes ces choses, pour croire qu'on puisse y dépenser son argent. Non, ce n'est pas cela. J'avais soif, et j'entrai dans une auberge, où l'on vendait de la bière. ³⁰⁵

DOROTHÉE

Mais c'est encore pis.

FRÉDÉRIC

En vérité, ma soeur, tu es bien cruelle. Laisse-moi donc achever. Tandis que j'étais assis...

³¹⁰

MARIANNE *(prêtant l'oreille à la porte)*

Nous sommes perdus ! Mon papa ! Je l'entends. .

DOROTHÉE

Sauve-toi ! Sauve-toi !

FRÉDÉRIC

Non, je veux attendre mon oncle pour me jeter à ses pieds.

MARIANNE

Eh non, mon ami ! Il n'est pas en état de t'entendre. Par pitié pour moi...

FRÉDÉRIC

Tu le veux ?

315

(Elle le pousse par les épaules vers la porte de l'escalier dérobé, la ferme sur lui et revient.)

MARIANNE

Oui, oui, laisse-moi gouverner les affaires.

SCÈNE XII

Monsieur de Valcourt, Marianne, Dorothée.

MARIANNE

Eh bien ! Mon papa, vous voilà déjà de retour de votre promenade ?

MONSIEUR DE VALCOURT

Je cherche mon maudit chapeau. Je ne sais où je l'ai laissé.

(Elle le lui présente.)

DOROTHÉE *(cherchant des yeux)*

Tenez, tenez, le voici.

320

MONSIEUR DE VALCOURT

Tu ne pouvais pas avoir l'avissement de me le porter ?

DOROTHÉE

Il faut que je sois aveugle pour ne l'avoir pas vu.

MARIANNE

Qui peut penser à tout ?

MONSIEUR DE VALCOURT

Effectivement, il y a tant de choses qui t'occupent !

MARIANNE

C'est que le pauvre Frédéric m'est revenu dans la tête.

325

MONSIEUR DE VALCOURT

N'entendrai-je jamais que ce nom siffler à mes oreilles ?

MARIANNE

Eh bien ! Mon papa, n'en parlons plus. Ne voudriez-vous pas aller continuer votre promenade avant le serein ?

(Marianne et Dorothée se regardent en branlant la tête d'un air mécontent.)

MONSIEUR DE VALCOURT

Non, je ne veux plus sortir. Il est trop tard. Aussi bien on vient de me dire que mon ancien cocher est en bas, et qu'il veut me parler.

330

MARIANNE ET DOROTHÉE

Pétrel ?

MONSIEUR DE VALCOURT

Quelque dommage qu'il m'ait causé, le mal est fait, et il en a été assez puni. Je veux savoir ce qu'il a à me dire.

MARIANNE

Il pourrait bien attendre que vous fussiez revenu de votre promenade.

(Marianne et Dorothée se parlent en secret. À Marianne.)

(À Dorothée.)

(Dorothée veut s'esquiver.)

MONSIEUR DE VALCOURT

Non, non ; j'en serai plus tôt débarrassé. Dans le fond... Lorsque votre 335
père, Lorsque votre oncle vous parle, il me semble que vous devriez
l'écouter. Dans le fond... Où allez-vous, Dorothée ?

DOROTHÉE *(embarrassée)*

C'est que j'ai besoin de descendre.

(Dorothée sort.)

MONSIEUR DE VALCOURT

Eh bien ! Dites à Pétrel de monter.

SCÈNE XIII

Monsieur de Valcourt, Marianne.

340

MONSIEUR DE VALCOURT

Dans le fond, ce pauvre homme me fait pitié. Je n'ai jamais eu de si bon cocher. On aurait pu se mirer sur le poil de mes chevaux, et il n'allait pas boire leur avoine au cabaret.

MARIANNE

Ah ! Si vous l'aviez gardé, vous auriez épargné bien des chagrins au pauvre Frédéric.

345

MONSIEUR DE VALCOURT

Ne m'en parle plus. C'est lui qui est cause que j'ai renvoyé Pétrel et que je me trouve à présent sans cocher; car celui-là m'a dégoûté de tous les autres. Je ne trouverai jamais à le remplacer.

SCÈNE XIV

Monsieur de Valcourt, Marianne, Dorothee, Pétrel.

DOROTHÉE

Mon cher oncle, voici Pétrel.

350

PÉTREL

Je vous demande pardon, monsieur; mais je ne puis croire que vous soyez toujours en colère contre moi. Ne trouvez pas mauvais que j'aie pris la liberté de paraître devant vous en traversant le village, pour vous prier de me donner un bon certificat.

MONSIEUR DE VALCOURT

Est-ce que je ne t'en ai pas donné ?

355

PÉTREL

Je n'en ai pas eu d'autre que... « Tiens, voilà ton argent ; sors à l'instant du château, et ne te présente jamais à mes yeux. » Vous ne me laissâtes pas le temps de vous demander une attestation en forme plus gracieuse.

MONSIEUR DE VALCOURT

C'est que tu ne méritais pas qu'on fit plus de cérémonie, car il m'en a coûté ma plus belle voiture. Plût à Dieu que Frédéric s'y fût aussi tordu le cou !

360

PÉTREL

Que voulez-vous, Monsieur ? Un cocher n'a de tête qu'avec son fouet, et le mien m'était échappé. Je serai plus prudent à l'avenir.

MONSIEUR DE VALCOURT

Allons, tout est oublié. Comment fais-tu pour vivre ?

PÉTREL

Ah ! Mon cher maître, depuis que je suis hors de chez vous, je n'ai pas eu un bon moment. Vous savez qu'en sortant d'ici j'entrai chez Monsieur le major de Braffort. Oh ! Quel homme ! Il ne savait parler que la canne levée. Que Dieu lui fasse paix !

365

MONSIEUR DE VALCOURT

Il est donc mort ?

PÉTREL

Oui, au grand contentement de ses soldats. Il ne me donnait jamais ses ordres qu'en jurant comme un Turc. Pleine mesure d'avoine à ses chevaux, et force coups de bâton, mais peu de pain à ses gens. 370

MARIANNE

Ah ! Mon pauvre Pétrel, pourquoi demeurais-tu à son service ?

PÉTREL

Où serais-je allé ? Ce qui me retenait encore, c'est que ma femme trouvait de l'emploi dans la maison, à blanchir et à raccommoder le linge. Elle gagnait au moins à demi de quoi nourrir nos enfants. Tout le monde tremblait devant Monsieur le Major : il n'y eut que la mort qui le fit trembler, et qui le terrassa. Maintenant je n'ai plus de condition, et je ne sais où donner de la tête. 375

MONSIEUR DE VALCOURT

Mais tu sais que je ne laisse mourir personne de faim, et encore moins un ancien domestique. 380

PÉTREL

Ah ! Je le pensais toujours ! Mais vos terribles paroles : « Ne te présente jamais à mes yeux, » elles résonnaient sans cesse comme un tonnerre à mon oreille. Dix des plus gros jurements de Monsieur le major ne m'auraient pas fait tant de peur. 385

MARIANNE

Et tu n'as pas trouvé de maître depuis ce temps ?

(Il s'essuie les yeux.)

PÉTREL

Oh ! Ma chère demoiselle ! Ce n'est pas ici comme à Paris. Dans ce village et tous les environs, les gens sont si pauvres, qu'ils ont plus besoin de leur avoine pour eux-mêmes que pour leurs chevaux. Je me louais à la journée pour les travaux des champs, ma femme tourmentait sa quenouille, et mes enfants allaient demandant l'aumône. Mais nous gagnions tous ensemble si peu à cela, que nous étions hors d'état de payer, à la fin de la semaine, le loyer d'un grabat dans un recoin de grenier. Bientôt nous n'eûmes plus que la terre sous nous, et le ciel par-dessus. Ma pauvre femme en est morte de mal et de chagrin.

395

MONSIEUR DE VALCOURT

Tu l'as mérité. Que ne venais-tu chercher du secours auprès de moi.

MARIANNE (à Dorothée)

Voilà mon papa qui se remontré. Bon augure pour Frédéric !

PÉTREL

Ah ! Monsieur, quelle femme c'était ! Jamais on n'a su tenir un ménage comme elle. Lorsque je rentrais le soir sans avoir un sou, et que je croyais être obligé de me coucher avec la faim, je trouvais qu'elle n'avait mangé que la moitié de son pain pour me garder l'autre. Quand, j'écumais de rage comme un possédé, et que je voulais tout briser autour de moi, elle savait me rendre au bon Dieu et me refaire honnête homme. À présent elle est morte, et je ne peux la ressusciter. C'est de là que mon véritable malheur commence, et Dieu sait quand il finira.

405

DOROTHÉE

Ah ! Mon pauvre Pétrel!

PÉTREL

Il n'y avait plus à espérer de trouver condition dans le pays. Je partis un beau soir. Je chargeai ma fille sur mes épaules, et je pris mon garçon par la main. Nous marchâmes une grande partie de la nuit, et nous passâmes le reste à dormir dans la forêt. Le lendemain au matin, à la pointe du jour, nous étions à la porte d'un village. Par bonheur la foire s'y tenait ce jour-là. Je gagnai quelque argent à porter des paquets. Mais écoutez bien, monsieur, un ange, un ange du ciel, Monsieur Frédéric...

(Marianne et Dorothée se prennent par la main, et s'approchent de Pétrel d'un air de curiosité et de joie, en s'écriant ensemble.)

MONSIEUR DE VALCOURT

Un ange! Frédéric ? Ce garnement ? Frédéric ? Frédéric ?

PÉTREL

Lui, mon cher maître ; maltraitez-moi si vous voulez, mais non ce brave et généreux enfant. J'aimerais mieux me voir foulé sous vos pieds.

DOROTHÉE

Ah ! Conte-nous, conte-nous, Pétrel !

PÉTREL

Ma petite Louison alla demander l'aumône à la porte d'une auberge. Monsieur Rodolphe et Monsieur Frédéric y étaient assis à une table, avec une bouteille de bière à leur côté.

MONSIEUR DE VALCOURT

Ah ! Voilà de jolies inclinations ! Dans un cabaret!

DOROTHÉE

Mon oncle, c'est qu'il avait besoin de se rafraîchir.

MONSIEUR DE VALCOURT

Qu'avait-il à faire dans ce village ?

MARIANNE

Il était allé voir la foire. Votre Rodolphe y était bien aussi.

PÉTREL

Il reconnut aussitôt ma fille et se leva de table, malgré tout ce que son 425
compagnon put lui dire. Il fit avaler un verre de bière à la pauvre Loui-
son, la prit par la main, la conduisit dehors, et se fit raconter en peu de
mots nôtre misère. Alors il lui ordonna de le mener où j'étais. Il me
trouva dans la rue voisine, puisant de l'eau dans mon chapeau à une
fontaine, pour me rafraîchir de la grande chaleur. Je crus que je devien- 430
drais fou de joie quand je le vis. Tout sale et tout déguenillé que j'étais,
je le pris dans mes bras devant tout le monde, et on craignait que je ne
l'étouffasse, tant je le pressais contre mon coeur. Ah ! Je sentis qu'il me
serrait bien aussi de son côté. Enfin, comme nous étions environnés
d'une grande foule, il me dit de le conduire dans un endroit où nous 435
fussions seuls, et je le menai dans une grange où l'avais déjà retenu
mon coucher.

MARIANNE

Ah ! Bon papa, je parierais....

MONSIEUR DE VALCOURT

Silence ! Eh bien, Pétrel ?

PÉTREL

Je lui racontai tout ce que je vous ai dit. Le brave enfant se mit à pleurer et à se désoler. « Ce serait à moi, s'écria-t-il, de mendier pour vous : je suis la cause de votre malheur. Mais je ne dormirai pas sans vous avoir secouru. Prends, prends, mon Pétrel, tout ce que j'ai sur moi. » dit-il en fouillant dans ses poches. Je ne voulais pas le recevoir, il se fâcha. Je lui dis que c'était apparemment de l'argent qu'on lui avait donné pour s'amuser, que j'étais accoutumé à souffrir. Il serra les dents, trépigna des pieds, et je pense qu'il m'aurait battu si je n'avais pris sa bourse. 440

MONSIEUR DE VALCOURT

Et combien y avait-il ?

PÉTREL

Près de six francs. Il ne voulut garder qu'une pièce de six sous. « Il ne sera pas dit, continua-t-il, qu'un brave domestique de mon oncle, qui n'a ni volé ni assassiné, soit obligé dans ses vieux jours d'aller mendier avec ses enfants, et qu'il n'ait pas un gîte assuré. Mettez-vous dans une petite chambre. Avant qu'il soit trois jours, je reviens à vous, et je vous porterai des secours, jusqu'à ce que j'aie écrit à mon oncle. Nous l'avons tous deux mis en colère contre nous, mais il est trop bon et trop généreux pour vous abandonner à votre misère. » 450

MONSIEUR DE VALCOURT

Est-il bien vrai qu'il ait dit cela ?

PÉTREL

Voulez-vous que j'en jure, mon maître ?

MARIANNE

Va, va, nous t'en croyons assez. Achève ton récit.

PÉTREL

« Que fais-tu de tes enfants ? me dit-il en caressant Guillot. — Ce que j'en fais ? lui répondis-je. Ils courent les chemins, portant des fleurs et des balais de plume à vendre, et, quand personne n'en veut acheter, demandant l'aumône. — Cela n'est pas bien, reprit-il. Ils ne deviendraient à ce métier que des libertins et des paresseux. Il faut que lu fasses apprendre un métier au petit garçon, et que lu places ta fille chez d'honnêtes gens. »

MARIANNE

Frédéric avait bien raison, mon papa.

PÉTREL

« Oui, lui dis-je ; mais comment aller présenter des enfants avec ces haillons ? Si j'avais seulement une vingtaine d'écus, je trouverais bien à m'en débarrasser. Il y a ici un tisserand qui occupe de petites mains, et qui prendrait mon Guillot en apprentissage, si je pouvais lui donner dix écus d'avance. Une jardinière se chargerait aussi de Louison pour aller vendre des fleurs, si j'avais de quoi lui donner un cotillon. Je pourrais alors me présenter chez des gens riches pour avoir du service, et je ne serais pas réduit à rôder comme un fainéant. »

MONSIEUR DE VALCOURT

Et que te répondit Frédéric ?

PÉTREL

Rien, monsieur. Il s'en alla ; mais deux jours après il était déjà de retour.
« Où est le tisserand qui veut prendre ton fils en apprentissage ? mène-moi chez-lui. » Je l'y conduisis, et il lui parla en secret. « Et la jardinière qui se charge de Louison ? mène-moi chez-elle. » Je l'y conduisis aussi.⁴⁸⁰
Il me laissa à la porte, alla parler, à cette femme dans son jardin, me reprit ensuite sans dire mot, et nous sortîmes. À cent pas de là, il s'arrête, et me dit, en me sautant au cou : « Bon vieillard, sois tranquille pour tes enfants. » Il m'ordonna ensuite d'aller chez un fripier, dont il me montra de loin la boutique. Il lui avait déjà payé ce surtout et cette redingote⁴⁸⁵ que vous me voyez... N'ai-je pas l'air d'un prince là-dessous ?

MARIANNE

Ô mon brave cousin ! Le bon Frédéric !

MONSIEUR DE VALCOURT *(s'essuyant tantôt un oeil, tantôt l'autre)*

Je vois maintenant où la montre s'en est allée.

PÉTREL

Ce n'est pas tout, Monsieur. Ne le surpasse pas à me glisser de l'argent dans la poche ? Je voulais absolument le lui rendre, en lui disant qu'il⁴⁹⁰ n'avait déjà fait que trop de choses pour moi. Mais si jamais je l'ai vu se mettre en colère, c'est dans ce moment. Il m'assura que c'était vous, Monsieur, qui le lui aviez envoyé pour me le donner. Comme je voulais courir ici pour me jeter à vos pieds, il me dit que vous vouliez faire semblant de n'en rien savoir. « Ah ! dis-je en moi-même, ce Monsieur de⁴⁹⁵ Valcourt est si bon maître ! Peut-être qu'il me reprendrait ? » Cependant je n'osais pas venir, puisque Monsieur Frédéric me l'avait défendu.

MONSIEUR DE VALCOURT

Ô mon Frédéric ! Mon cher Frédéric ! Tu as donc toujours ce coeur noble et généreux que je t'ai vu dès l'enfance !

DOROTHÉE

Et qui t'a enfin décidé à reparaître devant mon oncle ?

500

PÉTREL

Le voici. On n'a pas voulu recevoir mon Guillot sans son extrait de baptême. Il fallait venir le demander au curé. En entrant dans le village, comme si Monsieur Frédéric m'avait porté bonheur, j'appris que Monsieur le comte de Vienne avait besoin d'un cocher. J'allai me présenter à lui, et il me promit de me prendre à son service, si je lui apportais un bon certificat de mon dernier maître. Je ne pouvais pas aller dans l'autre monde en demander un à Monsieur le major ; je me suis hasardé, en tremblant, à m'adresser à vous. Peut-être refuserez-vous de me le donner ; mais j'aurais toujours gagné de vous faire mes remerciements pour les secours que vous avez bien voulu me faire passer par les mains de Monsieur Frédéric.

505

510

MONSIEUR DE VALCOURT

Non, mon honnête Pétrel, tu ne les dois qu'à lui seul. C'est lui qui s'est dépouillé pour te couvrir. Mais il te doit aussi le retour de mon amitié. De quel malheur tu le sauves ! Oui, sans toi, sans toi, j'étais si en colère contre lui, que je l'aurais banni pour jamais de ma présence.

515

PÉTREL

Que dites-vous, monsieur ? Ah ! Je serais l'homme de la terre le plus heureux ! Il m'aurait tiré de peine et je l'en aurais tiré à mon tour ! Nous nous aurions cette obligation l'un à l'autre !

MONSIEUR DE VALCOURT

Ce maudit coquin de Rodolphe l'avait presque chassé démon coeur.
Comment pouvais-je m'en rapporter à ce fripon, qui m'en a si souvent
imposé ? Mais le préfet ! le préfet !

520

MARIANNE

Eh ! Mon papa ! C'est qu'il l'aura trompé comme vous.

MONSIEUR DE VALCOURT

Mais, mon Dieu ! On m'écrit que Frédéric s'est échappé. Si le désespoir
allait le prendre ! S'il lui arrivait quelque malheur !

(Il veut courir.)

PÉTREL

Un cheval ! Un cheval ! Je vous le ramènerai, quand il serait au bout du
monde.

525

DOROTHÉE *(le retenant)*

Est-il bien vrai, mon cher oncle, que vous lui pardonneriez ? Que vous
le presseriez encore contre votre coeur ?

(Dorothée fait un signe à Marianne et part comme un éclair.)

MONSIEUR DE VALCOURT

Ah ! Quand il aurait vendu tous ses habits ! Quand il reviendrait nu
comme la main !

530

MARIANNE

Et s'il était ici mon papa ?

MONSIEUR DE VALCOURT

Ici ! Quelqu'un l'a-t-il vu ? Où est-il ? Où est-il ?

PÉTREL

Ah ! S'il était ici ! S'il était ici, j'irais donner de la tête là-haut contre le plancher.

MARIANNE

Eh ! Mon papa, le voyez-vous ?

535

SCÈNE XV

Monsieur de Valcourt, Frédéric, Marianne, Dorothée, Pétrel.

(Frédéric se précipite aux pieds de son oncle. Pétrel se jette contre terre à son côté, passe un bras sous les genoux de Monsieur de Valcourt et l'autre autour de Frédéric, leur baise les mains et les habits, et fait des éclats extravagants de joie. Marianne et Dorothée s'embrassent en pleurant.)

FRÉDÉRIC

Ah ! Mon oncle ! Mon oncle ! Me pardonnez-vous ?

MONSIEUR DE VALCOURT

(d'une voix étouffée à force de le presser)

Te pardonner ! Ah ! Tu mérites que je t'aime mille fois plus qu'auparavant, que je ne me sépare jamais de toi.

(Il se retourne, se jette sur Pétrel et se suspend d'un bras à son cou.)

FRÉDÉRIC

Oui, mon oncle, jamais, jamais. Ah ! Si vous aviez vu la misère de ce pauvre homme et de ses enfants ! Si vous aviez été la cause de leur malheur ! 540

PÉTREL

C'est moi ! Pourquoi vous laisser grimper sur mon siège et vous livrer des chevaux fringants ? Mais qui pouvait vous refuser quelque chose ? Non, quand la voiture aurait dû me passer sur le corps. Tenez, monsieur Frédéric, ne me demandez plus rien d'injuste. Il faudrait vous l'accorder ; mais j'irais de là me jeter dans la rivière. 545

MONSIEUR DE VALCOURT

Que ne m'instruaisais-tu de tout cela, au lieu de vendre ta montre, tes livres et peut-être les habits ? C'est toujours une imprudence à un enfant comme toi, qui ne connaît pas le prix des choses. 550

FRÉDÉRIC

Oui, cela est vrai. Mais chaque moment de plus que je laissais souffrir cette famille, il me semblait commettre un assassinat. Et puis, comme vous aviez chassé Pétreil dans votre colère, je craignais que vous ne me fissiez défense de le secourir, et que, par ma désobéissance à vos ordres exprès, je ne me rendisse plus coupable. 555

MONSIEUR DE VALCOURT

Tu m'aurais donc alors désobéi ?

FRÉDÉRIC

Oui, mon oncle, mais en cela seulement.

MONSIEUR DE VALCOURT

Embrasse-moi, brave Frédéric... Cependant j'ai encore sur le coeur un article de la lettre qui dit que tu as découché une nuit. Où l'as-tu donc passée ?

560

FRÉDÉRIC

C'était le jour que je portais l'argent à Pétrel. Le préfet n'était pas à la pension, et je savais que la porte serait fermée le soir à dix heures. Je croyais être de retour auparavant ; j'y aurais été si je ne me fusse égaré dans les ténèbres.

DOROTHÉE

Mon pauvre frère, où as-tu donc couché ?

565

FRÉDÉRIC

Je trouvai une mesure abandonnée ; je m'y étendis sur une grande pierre, et jamais je n'ai si bien dormi. J'étais si content d'avoir soulagé Pétrel !

MARIANNE

Ah ! Méchant Rodolphe ! Il s'est bien gardé de nous apprendre toutes ces choses ; il les savait pourtant.

570

MONSIEUR DE VALCOURT

Dès ce moment, je lui retire ma tendresse, et toi seul...

FRÉDÉRIC

Non, mon oncle, je ne veux être heureux aux dépens de personne, et encore moins aux dépens de votre fils.

DOROTHÉE *(lui tend la main)*

Ô mon frère, combien je dois l'aimer !

(Frédéric lui baise la main.)

MONSIEUR DE VALCOURT

Eh bien ! qu'il reste dans sa pension. Pour toi, tu ne me quitteras plus.
Je veux toujours t'avoir auprès de mon coeur. Je te ferais plutôt venir
des maîtres de toute espèce de deux cents lieues.

575

PÉTREL *(lui baisant le pan de son habit)*

Mon digne maître, vous êtes toujours le même.

MONSIEUR DE VALCOURT *(lui frappant sur l'épaule)*

Pétrel, as-tu pris des engagements avec Monsieur de Vienne

PÉTREL

Bon ! Je n'avais pas mon certificat.

580

MONSIEUR DE VALCOURT

Tu n'en auras plus besoin. Je sens que je vous rendrai heureux, Frédéric
et toi, en vous remettant ensemble. Mais ne lui laisse plus prendre ta
place sur ton siège. On pourvoira aussi à tes enfants.

PÉTREL *(se met à sangloter et à crier)*

Mon cher maître !... Monsieur !... C'est-il bien vrai ? N'est-ce qu'un
songe ? Frédéric ! Monsieur Frédéric ! Mes pauvres enfants !... Ah ! Que
j'aie revu mes chevaux !

585